

Les Amours contre nature

Taram Boyle

« La chasteté, la perversion sexuelle la plus contre nature. »
Aldous Huxley

1 ~ Entrevue

Abad entendit le moteur de la Volkswagen décapotable de son cousin gronder et le véhicule monta aussitôt en puissance pour traverser le Bois de Vincennes. Euphorique, il doubla trois véhicules, malgré la ligne continue, et hulula de joie en secouant énergiquement sa casquette Burberry au-dessus de sa tête :

— Tu vises un peu ce qu'elle a dans le ventre ? cria fièrement Fadil dont la voix était partiellement étouffée par les déplacements d'air dus à sa vitesse excessive.

Abad lui sourit complaisamment, en faisant mine d'être impressionné.

Son cousin avait toujours été un frimeur, à vouloir épater la galerie avec ses vêtements de marques et son train de vie douteux. En effet, Fadil travaillait comme cuistot dans le modeste kebab appartenant à ses parents et rien n'indiquait des rentrées lui permettant de s'offrir les produits de luxe dont il semblait si friand.

— Elle doit beaucoup consommer, commenta Abad, ne sachant que lui répondre, réalisant en même temps qu'il passait pour un rabat-joie, en ne s'intéressant pas à ses sources de fierté.

Fadil scruta son jeune cousin avec un air dépité, mais non dénué d'affection :

— Tu n'es vraiment qu'un intello, soupira-t-il en réduisant brusquement sa vitesse, visiblement déçu. À part tes cadavres empaillés et tes livres sur le Maroc, rien ne t'intéresse.

— L'Égypte, pas le Maroc ! corrigea spontanément Abad, en retenant un fou rire. Je veux devenir

égyptologue. Je m'intéresse aux processus de momification. Les Égyptiens n'empaillaient pas les morts, tout le monde sait ça ! Je n'y peux rien, si je suis fasciné par la signification des hiéroglyphes, le mystère des pyramides, et les flamboyantes dynasties de pharaons.

Vexé, Fadil rougit et tourna humblement la tête vers la circulation.

Dans la famille Melaka, Abad faisait figure de joker, ou d'intouchable. Brillant, intelligent, passionné et d'une beauté rare, personne n'osait critiquer ce bel enfant à qui on promettait une réussite exceptionnelle. Il était grand, carré et musclé, mais il possédait surtout un visage aux traits fins, avec des yeux en amandes, des pommettes saillantes, un nez droit et des lèvres charnues, parfaitement dessinées. C'est peut-être à cause de son physique si noble, rappelant la gloire passée des souverains de l'Égypte ancienne, que le jeune homme s'était inconsciemment identifié à eux, dès le plus jeune âge. Mais ce qui surprenait le plus chez lui, c'était le bleu lagon de ses grands yeux qui contrastaient tant avec ses longs cils, sa peau caramel et ses cheveux noirs toujours impeccablement rangés.

Petit et trapu, bien que musclé, Fadil possédait une physionomie bien moins gracieuse et attirante que la sienne. Il le savait, mais n'éprouvait pas la moindre jalousie envers son cadet. Au contraire, il aimait le savoir figurant parmi les siens, comme un petit trésor familial dont chacun aimait revendiquer une part de responsabilité dans son éducation sans accroc.

Arrivé à destination, Fadil arrêta la Volkswagen, à cheval sur un trottoir avant de se tourner vers son

passager. Celui-ci en profita pour accomplir la mission qui l'avait mené à voir son cousin :

— Et pour Malika, tu crois que tu pourrais la faire travailler un peu, pendant l'été, même au black ? questionna Abad. Elle est très motivée et...

— Pourquoi tu remets ça sur le tapis, tu veux te la faire, ou quoi ? s'emporta Fadil. On a déjà essayé. Elle a deux de tension et elle est trop bavarde. Le temps qu'elle serve un kebab, je traite cinq commandes. Et puis le soir, tu sais comme ça peut être dangereux autour du restaurant. On voit des mecs défoncés, ou en manque, et elle ne sait pas gérer quand la situation s'envenime. Franchement, regarde-la ! C'est un vrai cageot. Elle se néglige. C'est pas bon pour la clientèle. Dans le commerce, tu dois savoir encourager la vente. Tu comprends ? Le client, il faut lui donner faim. Avec Malika, le mec a juste envie de se tirer et de se mettre au régime !

Abad soupira, prenant un air dépité :

— Ne parle pas d'elle comme ça, frère, s'il te plaît, le reprit-il. C'est une brave fille. Elle n'y peut rien si elle prend dix kilos dès qu'elle avale un Mars. Si tu la regardes bien, elle a un joli visage. Elle a juste un gros popotin. Et ça, tes clients le voient pas derrière le comptoir... Et puis, elle s'occupe de ses parents du bled. Son paternel fait la queue aux Restos du Cœur...

— Écoute, je fais du business, pas du social. C'est la boîte de mon père, tu comprends ? Il compte sur moi pour gérer l'affaire. Sinon, tu es sérieux, quand tu dis que tu ne viendras pas au mariage de ta sœur ? enchaîna-t-il.

Les traits d'Abad se durcirent subitement :

— Ma sœur, ça passe. Mais je ne veux pas voir Mounir, son connard de mec !

— Sur ma mère ! Moi aussi, il y en a que je n'aime pas, dans la famille, tenta de nuancer Fadil, tenta de nuancer Fadil. Mais tu dois le faire pour tes parents et ta famille. C'est ton devoir.

Abad ferma les yeux, comme pour chasser de son esprit les souvenirs qui surgissaient en lui.

— Mon devoir ? répéta-t-il. Ce n'est pas si facile, crois-moi. Mounir me donne la gerbe, dès qu'il s'approche. C'est épidermique. Je suis incapable de me contrôler. Il me répugne !

Fadil jeta un regard empathique sur lui avant de lui faire un clin d'œil :

— Mounir est un grand gamin, toujours à délirer avec ses jeux vidéo, ses comics et ses goodies de Harry Potter... C'est parce que tu es trop sensible, le charria-t-il. C'est normal, tu n'as été élevé qu'entouré de gonzesses !

Abad leva les yeux au ciel :

— Je ne vois pas le rapport avec ce crétin qui me donne envie de vomir. Et puis mon père, ce n'est pas une gonzesse.

— Je déconne, frère. Le jour du mariage, avant de le croiser tu bois une petite gorgée de liqueur ou de whisky, un truc fort qui décalque la tête et file des frissons. Tu vas voir, tu n'auras plus du tout la gerbe. Il te suffira de te tenir à distance de Mounir, avec ton verre dans le nez. Tranquille !

Abad éclata de rire, dévoilant un sourire magnifique, révélant son extrême beauté.

— Putain, mais à quoi tu penses ? lui rétorqua-t-il. La salle de bal sera pleine de musulmans pratiquants, tu imagines le scandale ? Le frère de la mariée, bourré, qui se balade avec sa fiole d'alcool au milieu des invités qui boivent du Champomy. Tu peux être sûr qu'ils me

croiront quand je leur raconterai que je pense à mon sens du devoir !

— Moins que si tu gerbes sur le beau costume du marié ! Tu n'es pas croyant, que je sache...

— Bien sûr que je vais y aller, reprit Abad. Je ne veux pas provoquer un drame nucléaire avec ma mère qui ne parle que de ce foutu mariage depuis plus d'un an. Mes parents font passer leurs traditions et toutes ces conneries avant tout.

— Ne parle pas comme ça de la religion, lui reprocha Fadil, avant d'embrasser son pendentif en or représentant une main de Fatma, comme pour conjurer le mauvais sort. Tu ne sais pas où tu iras, lorsque tu seras mort...

— Si, je le sais. Dans un crématorium, puis dans une urne, au-dessus d'une armoire, ou dans un trou entouré de vers de terre. Je me fiche de ce qui se passera ensuite.

Abad donna une pichenette dans la casquette de son cousin et le salua, avant de quitter le véhicule pour se diriger d'un pas gracile vers l'entrée de son immeuble du centre de Joinville-le-Pont.

Il partageait un vieil appartement avec deux autres jeunes de condition modeste. Les colocataires se succédaient au gré des opportunités, provoquant un tumulte incessant, mais parfois des amitiés sincères. Le couloir d'entrée menait à une cuisine américaine blanche et rouge, ouverte sur un grand salon en forme de « L » envahi de nombreuses plantes. Une décoration aux couleurs vives, avec un mobilier de récupération rénové avec goût, apportait au lieu un air de loft ultra-branché, mais chaleureux, digne d'un clip vidéo. Les chambres et la salle de bains donnaient toutes sur cette grande pièce à vivre.

Abad était le seul qui pouvait fermer sa porte à clé. Ce privilège lui convenait parfaitement, à lui dont la nature secrète dissimulait tant de mystères. Car derrière sa fière allure, sa plastique parfaite, ses regards perçants et sa démarche pleine d'assurance, Abad cachait un univers dense dont aucun de ses proches ne soupçonnait rien.

Malika vint à sa rencontre, dès qu'il eut passé le seuil de la cuisine. Elle se tenait assise devant le plan de travail, sa liseuse pleine de romances gays entre les mains :

— Alors ? Tu as parlé à ton cousin à propos de son job de serveuse ? l'interrogea-t-elle de sa voix douce. Tu lui as expliqué à quel point c'est important pour moi ?

Contrairement à ce que disait Fadil, Malika était une jolie jeune femme, un peu ronde, avec de longs cheveux brillants et bouclés comme des ressorts. Il émanait d'elle une empathie naturelle dont les uns profitaient et que d'autres considéraient comme une faiblesse. Mais Malika s'enorgueillissait de cette attitude noble, comme une règle de vie, convaincue qu'une bonne action en entraînait toujours une autre.

Sa sincérité et son innocence avaient touché Abad au cœur et il faisait tout son possible pour l'aider quand il le pouvait, avec toujours une petite pensée pour ses parents.

Conscient qu'elle allait le harceler à propos du restaurant à kebabs de son cousin jusqu'à obtenir des explications tangibles, Abad ouvrit le frigidaire pour en sortir une brique de jus d'abricot. Il s'en servit un grand verre, le temps d'inventer une excuse, sentant le regard attentif de Malika qui, d'impatience, jouait nerveusement avec une orange comme si c'était une boule antistress.

Pour couper court à ce suspense, Abad haussa les sourcils pour prendre un air désolé :

— Les affaires ne vont pas si bien, en ce moment, lâcha-t-il. Fadil ne peut pas t'embaucher pour l'instant...

Malika explosa aussitôt :

— Non, mais tu délirés, frère ? Il vient de s'acheter une nouvelle Volkswagen décapotable ! Il ne porte que des fringues de grandes marques ! Tu crois que je vais gober ça ?

— C'est ce qu'il m'a dit ! se défendit Abad en levant les mains d'un air détaché.

Malika s'enfonça un peu plus dans la colère :

— Si ça se trouve, tu ne lui en as même pas parlé, poursuivit-elle d'un ton accusateur. Tu as le regard fuyant, lorsque tu mens. Ton cousin et toi ne comprenez pas que j'ai besoin de cet argent pour payer la réparation de mon scooter ! Mes parents ne m'aident pas, moi ! C'est un vieux qui m'a fait tomber la nuit et qui s'est enfui, aussi sec. Sans mon scoot' il va me falloir trois fois plus de temps pour aller en cours. Ce travail est pour moi une impérieuse nécessité.

Un jeune homme blond, d'un mètre soixante-quinze, sortit de la salle de bains, presque nu, une simple serviette-éponge nouée autour de la taille.

Abad le détailla aussitôt d'un air hautain, presque dédaigneux.

L'inconnu avait ses cheveux très clairs en bataille, un visage angélique, de grands yeux marron et surtout un torse musclé et glabre.

— On peut savoir ce qu'il fait ici à poil chez nous ? questionna-t-il.

Malika pouffa de rire en voyant son expression ahurie :

— Michael et son petit ami ont repris la chambre d'Alban, qui est parti dans le Vaucluse, la semaine

dernière, je te rappelle. Il étudie dans une école de stylisme, à Paris. Il a beaucoup de talent.

L'intéressé s'approcha pour lui tendre une main molle.

Malika articula exagérément : « Il est gay », comme une fausse confidence, puisque l'intéressé l'entendait.

— J'espère que tu n'es pas homophobe, enchaîna Michael, insensible, avec un petit accent américain plutôt charmant.

— Pourquoi le serais-je ? interrogea aussitôt Abad.

— Beaucoup de Maghrébins le sont et...

— Oh ! Mais c'est un peu raciste ça, comme préjugé, Monsieur ! le coupa-t-il. Tu crois que tous les Arabes sont homophobes ? Pourquoi ? Nous sommes tous pareils, élevés comme des clones ?

— C'est bon, mec ! Il ne faut pas en faire une maladie ! Les Américains sont aussi racistes et nuls en géographie. Ce n'est pas pire que de dire que les Français sont râleurs, ou que les Anglais ne savent pas cuisiner...

— Oui, c'est cliché, reprit Abad, légèrement agacé, en ouvrant de nouveau machinalement le frigidaire. C'est du même niveau que de dire que les gays sont des obsédés. Avec des clichés, tout le monde entre dans des cases et on ne peut plus en sortir.

Michael lâcha un sourire nerveux :

— Tu as l'air très susceptible, comme rebeu.

— S'il te plaît, tu ne m'appelles pas comme ça ! Je suis né en France et ici, on ne désigne pas les gens par leur origine !

Abad lorgna l'intérieur du frigo et soupira, subitement énervé :

— Mais c'est quoi, toutes ces doses de lait concentré sucré ? Qui boit ces cochonneries ?

Malika sembla soudain gênée :

— C'est à moi, répondit-elle doucement. Lorsque j'ai un coup de blues, je me fais un délire un peu régressif. Ça me rappelle mon enfance et me redonne un peu de courage.

— Comment veux-tu maigrir en te goinfrant comme ça ? Ce n'est que du gras et du sucre, tout ce qui est mauvais pour la santé.

— Ça, c'est une remarque grossophobe ! l'accusa aussitôt Michael.

Abad se tourna aussitôt vers lui, excédé :

— C'est bon ? On peut dire un truc sans forcément être étiqueté ou caricaturé de *machinphobe* ?

Un bel homme au teint d'ébène sortit à son tour de la salle de bains.

Grand, mince et portant un costume en lin, il faisait glisser sa ceinture dans les pans de son pantalon taille haute qui mettait en valeur sa silhouette superbe.

— J'adore ton tatouage, déclara-t-il en étreignant Michael par la taille, pour lécher subrepticement son épaule où figurait une fleur de lys, la marque infamante des prostituées, comme Milady de Winter, dans « *Les Trois Mousquetaires* ».

Les deux jeunes hommes s'embrassèrent langoureusement et Michael donna une petite tape affectueuse en haut des fesses de son amant. Sa serviette se détacha brusquement, dévoilant la grosse queue du jeune Américain, presque disproportionnée par rapport au reste de son corps.

Malika pouffa de rire et Abad profita de la situation :

— Tu es circoncis comme moi, remarqua-t-il. Serais-tu juif ?

Michael s'empressa de ramasser le linge de toilette pour le nouer précautionneusement :

— Mais non, aux USA on circonçoit tous les petits garçons dès la naissance, par mesure d'hygiène, précisa-t-il.

— Vous avez déjà un point commun, remarqua Malika avec amusement.

— Les Égyptiens de l'antiquité ont été les premiers à circoncire leurs esclaves, expliqua Abad, c'était pour eux le moyen de les différencier. Ce rite se pratiquait de manière brutale et les hommes se voyaient parfois amputés d'une partie du sexe, d'un orteil, ou d'un doigt. Ces domestiques mouraient parfois de leurs blessures...

— Je vous présente Sékou, déclara Michael, comme pour faire diversion et changer de sujet. Je l'ai rencontré à Bruxelles, où il étudiait la comédie. Il galérait à trouver des petits rôles en Belgique, alors il a décidé de me suivre à Paris, en espérant avoir un peu plus de chance.

Les deux jeunes hommes s'embrassèrent de nouveau tendrement, le regard pétillant de désir.

— Un couple ? s'exclama Abad. De mieux en mieux ! Je croyais qu'il était interdit d'amener son petit ami dans la location. Depuis quand on change les règles de la coloc' pour les gays ?

— C'est valable aussi pour les bis et les hétéros. On en a parlé avec les autres, la semaine dernière, rapporta Malika. Tout le monde était d'accord. Michael et Sékou paient chacun un loyer, comme s'ils louaient une chambre individuelle. Personne n'y perd au change, ça revient à moins cher pour tout le monde.

Abad rougit soudainement, comme s'il se sentait trahi par ses pairs.

Visiblement vexé, il contourna Michael et Sékou pour pénétrer dans sa chambre et en verrouiller la porte derrière lui.

Une fois sa solitude retrouvée, il soupira profondément, avant de s'asseoir en tailleur, au bord de son matelas posé à même le sol, au centre de la petite pièce.

Il posa sa tête entre ses mains et ferma les yeux, comme s'apprêtant à prier.

Chaque fois qu'il se retrouvait seul et en sécurité, il exécutait cette petite transition qui lui semblait nécessaire pour rassembler ses esprits.

Abad vivait dans un monde de contradictions, où tout l'opposait à sa nature profonde.

Il le savait, sans jamais oser se l'avouer. Abad était contraint à mentir perpétuellement, pour ne pas décevoir son entourage, sa famille, ses amis.

Depuis des années, Abad incarnait un personnage si crédible que personne ne songeait à remettre en doute son authenticité.

Il ouvrit ses grands yeux bleu lagon qui impressionnaient tellement et se tourna pour parcourir sa petite chambre.

Accroché à la porte entrouverte d'une belle armoire ancienne vernie, le costume destiné au mariage de sa sœur l'attendait déjà dans sa housse transparente, telle une invitation à une torture, ou la promesse d'une nuit qui s'annonçait interminable.

Le tissu bleu marine légèrement satiné ferait ressortir son regard et sa belle peau mate. La coupe de la veste épouserait parfaitement son torse finement musclé en soulignant ses épaules larges et sa taille fine d'ancien compétiteur en natation synchronisée. Il avait dépensé sans compter pour ne pas faire figure de simple petit frère

de la mariée. Durant cette mise en lumière, Abad espérait bien montrer à sa famille qu'il n'était plus un enfant, ou un adolescent, et que le moment était venu de le traiter comme un homme accompli et indépendant.

S'il redoutait d'avoir à côtoyer son futur beau-frère, il ne craignait pas une éventuelle confrontation avec lui. Abad savait que si celui-ci tentait de l'intimider, de le rabaisser, ou même de l'humilier, comme Mounir se plaisait à le faire depuis des années, il lâcherait quelques informations à son sujet qui feraient l'effet d'une bombe.

Évidemment, personne ne souhaitait un accrochage, lors d'un jour de célébration, comme ce satané mariage. Mais Abad n'excluait aucune éventualité.

Chaque nuit, dans la solitude de sa petite chambre, Abad faisait des rêves fascinants qui le transportaient dans l'Égypte ancienne. Il longeait le Nil, vêtu d'un simple *chendjit*, une sorte de pagne, et de sandales, à la recherche d'un ami perdu, dont il poursuivait la silhouette mystérieuse, à travers la ville, sans jamais parvenir à l'atteindre. Il savait qu'un danger encore plus grand s'abattrait sur lui lorsqu'il le rejoindrait enfin, mais sa quête de vérité surpassait tout. Comme un insecte guidé par son obsession de la lumière, il était prêt à succomber pour s'être approché de trop près de l'ampoule brûlante. Souvent, lorsque l'inconnu révélait son visage, Abad se réveillait brusquement, haletant et ruisselant de transpiration. Ces scènes agrémentées d'une incroyable richesse historique, recelaient d'infinis détails et paraissaient cacher une signification symbolique essentielle. Malheureusement, ces morceaux d'un film imaginaire, créé par son inconscient, lui parvenaient dans un désordre temporel, digne d'un puzzle ou d'un inextricable labyrinthe.

Ces songes-là lui semblaient d'une redoutable authenticité et, à son réveil, son esprit exigeait plusieurs secondes avant de réintégrer le monde réel.

Abad sentit une petite vibration sur son matelas et il se tourna vers son oreiller qu'il souleva d'un geste machinal.

En dessous, un petit smartphone en charge clignotait pour annoncer l'arrivée d'un nouveau message :

« Peut-on déplacer notre rendez-vous ? »

Abad soupira et répondit aussitôt :

« Quand ? »

« Mercredi matin, avant que mon fils rentre du collège. »

« D'accord, mais j'avais cours à ce moment-là. Ce sera donc 600 €. »

« Tu sais bien que je n'ai pas le choix, Anubis. N'oublie pas ton jogging ! »

Abad se laissa tomber sur son lit avant de soupirer, un léger sourire au coin des lèvres.

Malika allait bientôt récupérer son scooter.

2 ~ *Une Nature capricieuse*

Abad s'approcha de son père en faisant négligemment tournoyer un sachet de thé à la menthe de marque Franprix dans un mug à l'effigie de Yoda. Il le posa sur la table, sous le regard consterné de son paternel :

— Tu vas me trouver vieux jeu, mais je suis certain que tu as plongé le thé dans l'eau froide avant de l'enfourner dans le micro-ondes. Je me trompe ?

Le jeune homme lui sourit, comme pour féliciter son sens de la déduction, avant de s'orienter vers sa mère, une jolie femme de quarante-cinq ans qui commençait à montrer quelques rides et des cernes causés par de nombreuses années à travailler de nuit dans un hôpital :

— Pourquoi tu boudes ? la questionna-t-il. C'est de ma faute ?

Elle se tourna vers son mari, l'air interrogatif et celui-ci s'enfonça dans le canapé, la télécommande en main, presque indifférent, ne voulant pas prendre part à son dilemme.

Elle empoigna négligemment une enveloppe posée sur le frigidaire :

— Tu finiras bien par le savoir. Nous avons reçu une lettre anonyme. Tiens, lis-la. Mais surtout, pas un mot à qui que ce soit.

Piqué par la curiosité, Abad déplia le courrier et le lut à voix haute :

« Chère Amira, cher Youssef,

Vous êtes de bons musulmans, aimés et respectés de tous, alors mon devoir est de vous mettre en garde contre

le danger qui risque de s'immiscer et de détruire votre famille. Dans un troupeau, lorsqu'une brebis galeuse se glisse au milieu des autres, c'est la perte du berger. »

— Des « *bons musulmans* » qui ne font pas le ramadan depuis des années, commenta-t-il d'un rire étouffé, avant de poursuivre la lecture.

« Je serais tellement triste si la honte s'abattait sur le nom des Melaka, vous poursuivant, vous et vos descendants jusqu'à la mort, comme la preuve matérielle d'une lignée pourrie que l'on doit éviter à tout prix. J'en viens immédiatement au fait. Mounir, l'homme que votre fille doit épouser, est intéressé et n'éprouve pas le moindre sentiment pour votre progéniture qui se laisse benoîtement embobiner depuis des années par ce beau parleur. Mounir ne voit en elle que la possibilité d'obtenir définitivement la nationalité française. Il profite d'elle qui a déjà permis à ce fainéant d'obtenir un poste d'éducateur spécialisé dans son centre pour autistes. Il a été vu à Carré Sénart en compagnie d'une jeune femme mineure qu'il bécotait comme s'il n'avait jamais eu d'autre compagne. Vous ne me croyez peut-être pas, mais j'ai en ma possession des photos de ces moments intimes avec d'autres mineurs dans la cafétéria de ce centre commercial. »

— Quelle ordure ! pesta le jeune homme, en serrant le poing. Je vous l'avais dit qu'il n'était pas fiable. Ce type me dégoûte ! Quel porc !

Il reprit aussitôt : *« Vous conviendrez que le mariage ne peut pas être célébré, dans ces conditions. Votre famille se trouverait salie par cette infamie. Annulez ce simulacre dont rien de bon ne pourra sortir. Vous êtes déjà touchés par le chômage, n'acceptez pas de subir cet affront supplémentaire. Votre famille ne s'en relèverait pas.*

Un ami qui ne veut que votre bien. »

— Tu parles d'un ami ! conclut Abad en repliant le courrier pour le remettre dans l'enveloppe. Et Sakina, qu'est-ce qu'elle en pense ?

Son père haussa les sourcils et les épaules de dépit, comme si cette possibilité se révélait impensable.

Il se tourna alors vers sa mère qui montra une expression similaire.

Le jeune homme perdit patience :

— Il ne faut pas jouer le jeu de cet anonyme qui est sans doute juste jaloux de ce mariage, ou qui est vexé de ne pas y être invité ! C'est un manipulateur et il va probablement finir par essayer de vous faire chanter ! Je vais appeler Sakina immédiatement, reprit-il en sortant son smartphone de sa poche. On doit crever l'abcès. Si ça se trouve, Mounir n'a jamais mis les pieds à Carré Sénart. Je ne peux pas le blairer, mais pour une fois, il est peut-être innocent.

— Non, surtout ne fais pas ça ! s'interposa sa mère paniquée, en levant les mains au ciel, désespérée.

— Et pourquoi ne devrait-elle pas être au courant, alors que c'est la principale intéressée ?

Le père ferma les yeux, comme pour signifier qu'il ne pourrait pas en supporter davantage si la situation dégénérait, et la mère s'approcha pour chuchoter :

— Ta sœur, elle... Elle est enceinte et Mounir l'ignore. Elle a... Elle a décidé de le lui annoncer samedi soir, pendant le repas, après la cérémonie.

— Vous êtes tous devenus dingues ou quoi, dans cette famille ? s'exclama Abad. Il va péter un plomb quand il va l'apprendre, surtout s'il ne se marie que pour obtenir un passeport français. La femme musulmane ne doit-elle pas

être vierge, au moment du mariage, chez les « bons musulmans » ? Et lui, il ne s'est rendu compte de rien ?

Le père lâcha sa télécommande sur le canapé et se leva brusquement :

— Bon ! Tu vas te calmer tout de suite et arrêter d'énerver tout le monde, déclara-t-il. Tu imagines que c'est facile pour nous, avec Amira et moi au chômage, et Sakina qui nous met dans cet embarras ? Tu sais ce que c'est que d'emprunter de l'argent pour marier sa fille, quand tu es au *chômeu* ? Le seul travail que Pôle emploi m'a proposé en six mois, c'est dans la maçonnerie.

Abad pouffa de rire :

— Quoi ? Ça t'amuse ?

— Excuse-moi, P'pa, mais tu es la seule personne que je connaisse qui range ses outils dans des boîtes de Nesquik, alors je t'imagine en train de construire une maison...

— Ce n'est pas drôle ! Ta mère et moi, nous sommes déjà trop vieux sur le marché du travail. Ils veulent des jeunes. Mais à partir de quarante ans, on est trop vieux, périmés ! Tu peux me faire confiance, ta sœur va épouser son connard et lui, il va assumer sa femme et son gosse ! Il n'avait qu'à pas coucher avec elle avant de l'épouser, ce chien !

Abad éclata de rire.

— Youssef ! Ne commence pas à t'énerver, s'interposa la mère. Il ne manquerait plus que tu nous fasses une attaque !

— Tu vois, toi aussi, tu trouves que c'est un connard, poursuivit Abad.

— Tu ne m'as toujours pas dit qui tu invitais, l'interrompt Amira, impassible. Dans l'état actuel des

choses, ce serait bien que tu te trouves quelqu'un. Nous voulons un mariage traditionnel, pas de vague, pas de problème, rien. On veut juste faire la fête en famille et que chacun reparte chez lui heureux, sans histoire. Basta !

On sonna à la porte de l'appartement et la mère poussa des cris de joie exagérés depuis le couloir d'entrée en accueillant son visiteur :

— Regarde, chéri, ce que Fadil nous apporte encore ! Un plateau de dattes fraîches et des loukoums de chez le traiteur. Comme il est gentil ! Rentre, fils ! Tu veux un thé, du Fanta ? Tu as mangé ?

— C'est bien normal, répondit-il satisfait de son effet, le sourire aux lèvres, avec un air faussement humble, jouant avec le porte-clés de sa décapotable neuve.

Abad le détailla, avec sa chemisette Burberry, son jean Christian Lacroix, sa ceinture Hermès, son sac à bandoulière Louis Vuitton, et ses baskets de collection Nike.

— Tu ne travailles pas aujourd'hui ? Les vendredis sont des bons jours pour le commerce, non ? le questionna Youssef qui était encore moins dupe que son fils.

— Je disais justement à Abad qu'il devait se trouver une copine pour samedi, l'interrompit la mère, soucieuse d'éviter les conflits. Qu'en penses-tu ? C'est beau un mariage avec plein de jeunes et beaucoup de couples.

— Évidemment. Pourquoi pas Malika ? proposa spontanément Fadil. Il en pince pour elle, mais il n'ose pas se l'avouer. C'est sa petite protégée ! Il en parle tout le temps. Gare à celui qui la critique ! Il aime les femmes plantureuses, ajouta-t-il en dessinant des courbes invisibles exagérées avec les mains.

Les deux parents révélèrent des sourires enjoués, presque rassurés de savoir que leur fils en pinçait enfin pour une fille :

— Oh ? Malika, sa colocataire ? s'exclama Amira. Que nous sommes bêtes ! Évidemment, c'est tellement pratique en vivant sous le même toit... Alors, c'est elle, ta petite chérie ? Elle est intelligente et très cultivée. Elle est toujours en train de lire. Je l'aime bien, cette gamine. En plus, elle sait faire le tajine. Eh bien oui, invite-la.

— Mais Abad est très discret, enchaîna Fadil. C'est un romantique, un vrai petit pharaon, avec de grandes valeurs et un cœur pur. Mais un de ces jours, il va passer aux choses sérieuses. Il va encore tous nous épater en sortant le grand jeu. Abad, c'est le joyau de la famille. On est tous fiers de toi, frère !

— Tant qu'il ne la met pas enceinte, commenta le père, en ramassant sa télécommande pour allumer la télévision, toujours aussi blasé.

— Vous êtes tous complètement à côté de la plaque, lâcha Abad, consterné par leurs suppositions grotesques, en récupérant son cartable. Avec toutes ces histoires, je risque d'être en retard chez le médecin. À plus !

Il courut jusqu'au pâté de maisons voisin pour se rendre dans le cabinet du médecin de famille qui le suivait depuis son plus jeune âge.

Dans la salle d'attente, un beau jeune homme métis, assez grand et un peu efféminé, terminait son appel téléphonique :

— ... C'est vrai. Depuis que je prends la prep, ma vie a complètement changé. Tu devrais le faire, expliquait-il sans aucune discrétion. Fini les flips à la fin du week-end, à te demander si quelqu'un t'a plombé ou pas. Dans ce genre de soirées, tu ne sais même pas comment les mecs

s'appellent, ce qui compte, c'est les centimètres. C'est que du plaisir, sans chichi. On réfléchit pas. Tu encaisses douze cartouches sans savoir qui a tiré. Tu sais quoi ? On va bientôt tous crever. La planète va exploser et nous avec. Alors je m'empiffre tant qu'il y en a. Je n'assume pas le SAV. Niveau cul, c'est la jungle. Tu t'éclates et tu traces...

Abad leva les yeux vers lui, avec un mélange de dégoût et d'admiration.

La sexualité demeurait pour lui un mystère bien plus grand que toutes les légendes entourant les pyramides d'Égypte. Bien que jouant les intellectuels désintéressés par ces préoccupations physiques, le jeune homme se pétrifiait dès qu'on abordait le sujet. Et plus le temps avançait, plus il sentait que la question le perturbait au point d'en devenir dérangeante, presque obsessionnelle.

Se trouver face à un garçon de son âge qui se dévoilait sans filtre, abordant son intimité de façon libre, évoquant des ébats anonymes, dénués de sentiments, avait quelque chose d'inabordable et presque de désirable, tant il se sentait loin de ces aboutissements inconséquents.

Le patient raccrocha bientôt et lui lança un sourire sympathique, bien qu'un peu gêné, après ces confidences involontaires.

Abad se sentit rougir d'embarras, mais il tenta de se contrôler et répondit par un rictus légèrement contrit :

— C'est mon meilleur ami, je voudrais qu'il jouisse davantage de la vie, susurra le jeune métis. Il faut profiter de notre jeunesse, avant d'attraper des maladies, ou qu'une guerre nous tue tous.

Abad jugea cette remarque idiote, mais il décida de se montrer gentil avec lui :

— Aimer quelqu'un et construire une relation de couple, ça peut être bien aussi...

Le médecin, venu discrètement chercher le patient suivant, fut stupéfait en voyant ces deux jeunes d'horizons si opposés, converser ensemble. Il observa Abad, comme s'il lui reprochait cet écart et ce dernier rougit de nouveau :

— Je donnerais tout à un mec comme ça, mais en vrai, qui s'intéresserait à moi ? répondit le métis en se levant, avant de suivre le docteur d'une démarche chaloupée, le bras ballant.

En attendant son tour, Abad ferma les yeux et tenta de se concentrer pour réunir tout son courage et parler enfin du véritable problème qui le menait dans ce cabinet.

Lorsque vint son tour et qu'il se retrouva dans le bureau du médecin de famille, le jeune homme perdit un peu de son assurance.

— Alors, comment vas-tu ? Ce sont encore tes genoux ?

— Oui, j'ai mal aux articulations quand je cours, ou quand je pratique la natation.

— Tu es encore très jeune. Tu devrais forcer un peu moins sur les exercices. C'est parce que tu as grandi comme un haricot magique, plaisanta le docteur.

À entendre le médecin se montrer bienveillant envers lui, Abad sentit un regain de confiance et il se lança brusquement :

— J'ai... J'ai un autre problème dont je n'ai jamais parlé à personne et... C'est très difficile pour moi, car...

Le médecin recula dans son fauteuil et considéra son patient avec curiosité :

— Tu sais que tu peux tout me dire. J'en vois passer ici, comme tu n'imagines même pas...

Abad rougit et sa respiration s'accéléra :

— Je suis désolé d'aborder ce sujet avec vous, mais je... je n'ai pas d'érection. C'est en panne. Ça ne marche pas du tout et... Je ne sais pas quoi faire... Ça me complexe énormément et...

Le jeune homme sentit les larmes lui monter aux yeux et, submergé par une brusque bouffée de chaleur, il s'immobilisa dans son siège, comme s'il venait d'accomplir un effort surhumain.

Le docteur tenta immédiatement de le rassurer :

— Ce n'est peut-être pas si grave. Est-ce que tu bois de l'alcool ? Tu fumes ? Tu prends des drogues ?

— Non, rien de tout cela. J'ai une vie saine, je mange équilibré. Ma seule drogue, c'est le sport.

Le médecin se leva et enfila des gants en caoutchouc bleu.

— Tu veux bien te déshabiller ?

Abad ne s'attendait pas à être examiné et il sentit son cœur s'emballer. Il se leva pour descendre son pantalon et s'asseoir sur le lit médical installé à proximité du bureau.

Il écarta légèrement les cuisses pour dévoiler un pénis circoncis, long et large, bien droit, qui ne présentait aucune anomalie.

Le médecin le souleva et le manipula dans tous les sens :

— Ressens-tu une gêne ou une douleur ?

— Non, rien du tout, répondit le jeune déculotté, rouge comme une écrevisse.

Le docteur souleva les bourses et la queue d'Abad soubresauta légèrement.

Le médecin recula aussitôt d'un pas, comme s'il venait de faire surgir un animal sauvage de son terrier.

— Je vois, commenta-t-il en enlevant ses gants pour les jeter à la poubelle et s'approcher du lavabo pour se laver énergétiquement les mains. Tu peux te rhabiller.

Abad ne se fit pas prier, d'autant qu'il avait clairement ressenti, lui aussi, un flux de sang irriguer son sexe au moment où il avait touché ses bourses.

— Alors ? C'est grave ? questionna-t-il.

— Vous les jeunes, vous envisagez la sexualité comme quelque chose de mécanique, répondit-il en regagnant son bureau. Tu vois, celui qui était là avant toi, fait des sortes de marathons avec des partenaires multiples, pendant les week-ends. Il prend des drogues pour tenir le coup et être performant avec tout le monde. Et il vient me voir pour me demander des antidépresseurs, parce qu'il s'ennuie le reste du temps. Le sexe n'est pas une simple activité, c'est le résultat de ce qu'on vit sur le plan affectif. Tu as quelqu'un dans ta vie ?

— Non, je... Je n'ai personne. J'ai comme un blocage, là aussi. Je n'arrive pas à faire confiance aux autres. C'est comme si c'était cassé en moi. Les gens me font peur. Je l'avoue...

Le médecin joignit les deux mains et lui sourit.

— Moi je crois que tu es un garçon très sérieux, un peu angoissé, qui veut toujours bien faire, un peu comme ton père. Comment va Youssef ?

— Il déprime à cause du chômage et il marie ma sœur samedi, alors...

— Tu le salueras de ma part. Et ta sœur se marie enfin avec Mounir. Il était temps. Quelle belle femme ! Ça fait au moins dix ans qu'ils se connaissent. Ils se sont rencontrés à Alger, n'est-ce pas, pendant vos vacances annuelles, quand vous logiez tous chez ta grand-mère ?

Abad se remémora soudain certains souvenirs et le médecin lui lança un regard perçant, comme s'il lisait au plus profond de son âme et qu'il connaissait déjà la clé de tous les mystères qui empoisonnaient son existence.

Le jeune homme sentit des larmes lui monter aux yeux.

— Excusez-moi, je... J'ai chaud et...

Le médecin lui montra le thermomètre posé sur son bureau et qui indiquait vingt-et-un degrés, avant de se lever comme pour mettre fin à la consultation qui virait en interrogatoire déplaisant.

Il lui rendit sa carte bleue et sa carte vitale :

— Tout fonctionne bien chez toi, mon garçon. Je ne vais pas te prescrire un doppler, à ton âge. Arrête de vouloir tout contrôler dans ta vie. Quand tu auras trouvé une personne avec qui tu te sentiras bien, tu verras que tu ne pourras plus arrêter tes érections. N'angoisse plus pour ça. D'accord ?

Abad hocha la tête et lui sourit, après ce diagnostic des plus rassurants.

Il quitta le cabinet en éprouvant un immense soulagement, même si au fond de lui, il savait que son secret finirait un jour par être dévoilé.

Nos proches croient nous connaître, en ignorant souvent le poids de l'intimité, qui redessine notre personnalité de manière insoupçonnable. Écrasé par trop de secrets, Abad pouvait-il deviner qu'un pendentif perdu il y a très longtemps, allait bientôt changer de façon spectaculaire le cours de son histoire ?